

art press 83

JUIL/AOÛT 84 25 FF t.t.c. 203 FB 8 FS M-1063-25.00F

DOSSIER MECENAT

par C. Francblin S. et E. Boissonnas J. Rigaud G. Panza
I. Hageman D. Gervis C. Renard A. Schnapper

MOMA

interview de William Rubin

KENNETH NOLAND par Karen Wilkin

MARKUS LÜPERTZ interview par D. Davvetas

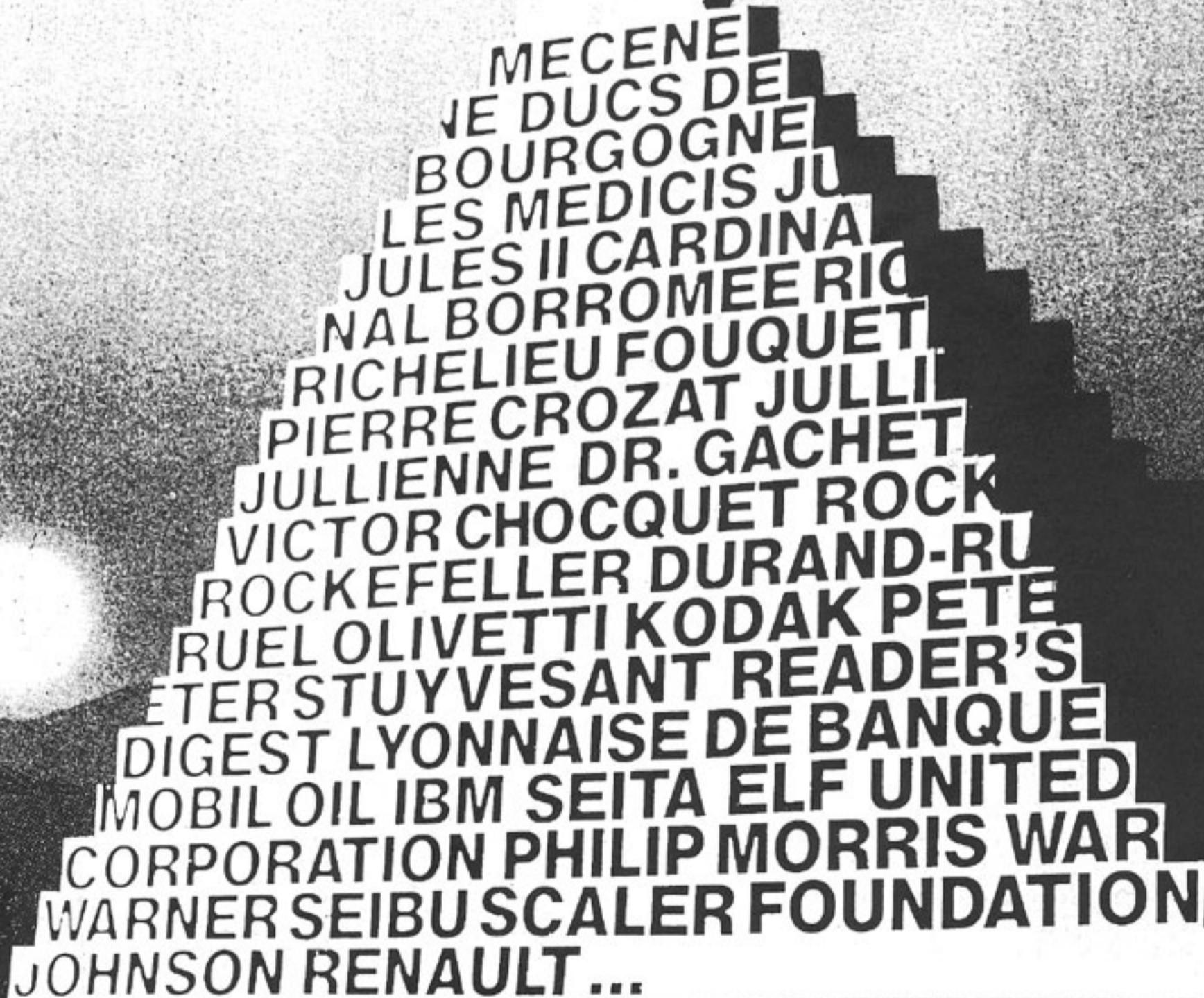
PIERRE BURAGLIO JUSTEN LADDA

LOUIS CALAFERTE

interview

POESIE JAPONAISE

par Julia Kristeva, M. Ōoka, T. Fitzsimmons



MECENE
DE DUCS DE
BOURGOGNE
LES MEDICIS JU
JULES II CARDINA
NAL BORROMEE RIC
RICHELIEU FOUQUET
PIERRE CROZAT JULLI
JULLIENNE DR. GACHET
VICTOR CHOCQUET ROCK
ROCKEFELLER DURAND-RU
RUEL OLIVETTI KODAK PETE
ETER STUYVESANT READER'S
DIGEST LYONNAISE DE BANQUE
MOBIL OIL IBM SEITA ELF UNITED
CORPORATION PHILIP MORRIS WAR
WARNER SEIBU SCALER FOUNDATION
JOHNSON RENAULT...

la vidéo-danse au bord de la fiction

LAURENCE LOUPPE

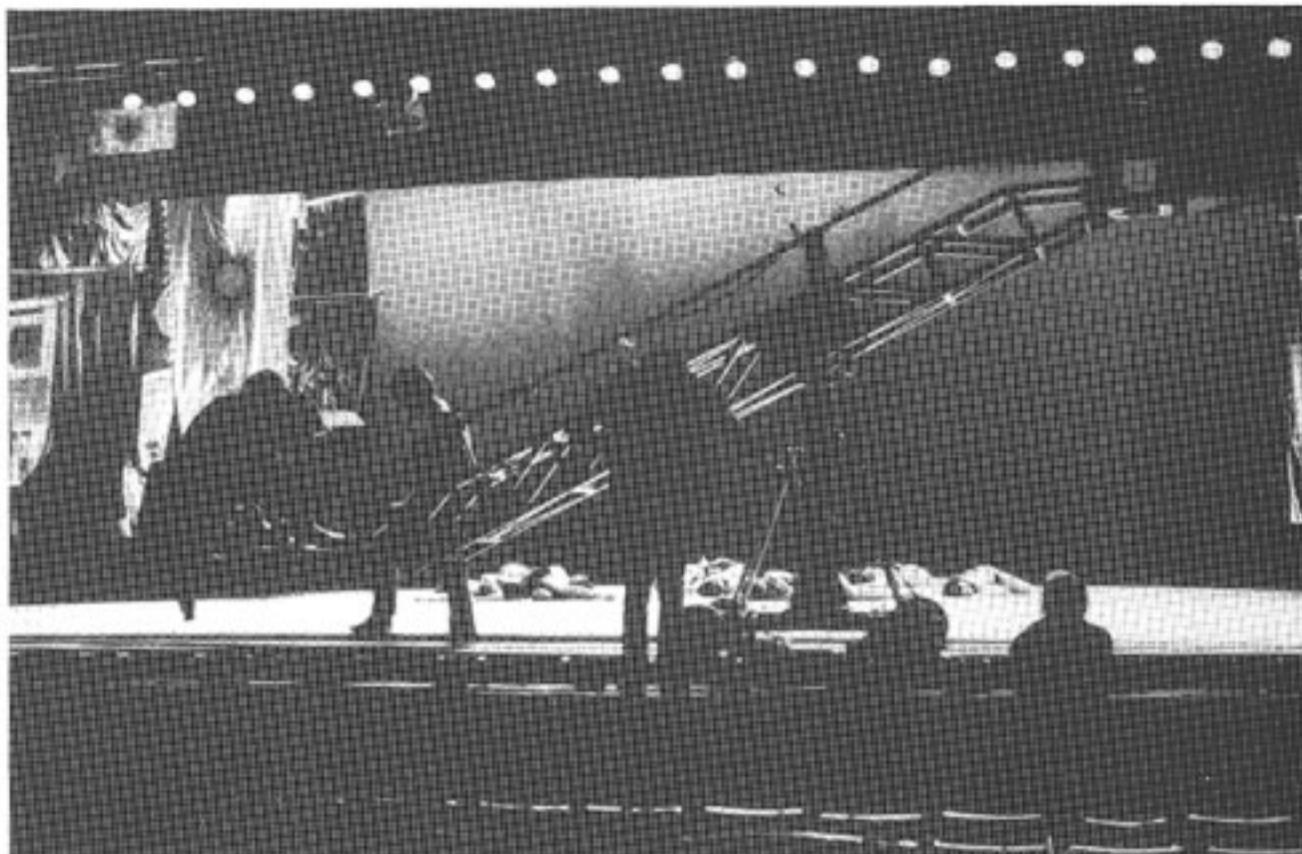
Un programme de vidéo-danse produit par l'INA et diffusé régulièrement à partir du 4 juillet, ainsi qu'un concours organisé par l'OCTET, dont les quatre sélections seront visionnées pendant le Festival d'Avignon, prouvent que la vidéo-danse, activité jusqu'ici assez marginale, prend enfin la place qui lui revient dans la production artistique et dans les médias.

On peut imaginer, au moins comme hypothèse de départ, qu'il exista, vers le début des années 70, un rapport vidéo-danse à l'état neutre, comme selon Rousseau il exista un « état de nature » aux origines de l'humanité. Fondée uniquement sur la nécessité de garder la trace d'une chorégraphie, la vidéo pouvait être seulement outil de travail, ou de circulation commerciale.

Il n'en fut sans doute jamais rien : dès 1973, avec *Global Grove* de Nam June Paik, vidéo et mouvement humain s'assemblent dans un contrepoint cinétique. Une relation passionnée, d'emblée. Bien que plus tardifs, les enregistrements-vidéo des spectacles de la « Kitchen » pourraient encore témoigner du pur souci de faire connaître l'équipe chorégraphique du célèbre centre new-yorkais. Si respectable que soit cet objectif, elles le dépassent : du fait de leur clarté, de leur raffinement linéaire, et d'un certain degré de perfection dans la lisibilité. Elles nous aident à supporter la longue attente de Bill Jones, Arnie Zane, Moulton, Molissa Fenley, venus bien après elles en Europe.

Charles Atlas et Cunningham

Dix ans déjà de vidéo-danse, d'errances, de contradictions et de chef-d'œuvres. Pour nous guider dans cet itinéraire un nom : Charles Atlas. Dès 74, ce manipulateur de toutes les technologies (cinéaste, vidéaste, éclairagiste, décorateur et scénographe) promène dans le studio de Merce Cunningham sa caméra et son sens déconcertant du cadrage. Des pièces vont naître, d'une beauté transparente, insaisissable. L'écriture de Cunningham, aussi fuyante que l'image vidéo dans son essence, y est saisie, analysée, depuis son éclosion, jusqu'à ses prolongements émotifs : *Westbeth* (74), *Squaregame* (76), *Fractions* (78). D'une simplicité apparente seulement, à partir de chorégra-



Vidéo de CLAUDE MOURIERAS : « Les aventures d'Ivan Vaïfan » par le groupe EMILE DUBOIS (© A. Monory)

phies originales, ou re-crées peu importe, ces propositions ré-écrivent les déplacements, les rapports spatio-temporels dans une subtilité à la limite de l'ineffable — si cet ineffable n'était pas précisément pulvérisé par la terrible énergie traductrice de la machine.

Atlas ne « copie » jamais la danse, il la *comprend*. Il sollicite sans cesse la technique vidéo, comme « citation » : caméra unique, motif ou danseur isolé dans le couloir de la prise de vue. Ce couloir pouvant lui-même se déplacer, par métonymie, sur un véritable corridor de studio. Le vidéaste y resserre une chorégraphie foisonnante, immense, selon un procédé de rupture d'échelle qui lui est familier. Atlas le dit lui-même : il n'a guère révélé à Cunningham de nouveaux secrets sur le fonctionnement de l'espace : le chorégraphe-sorcier s'y connaît assez lui-même en diagonales inattendues, en jeux de biais et de court-circuits. Mais à partir de cette collaboration exemplaire, la vidéo apparaît, sur scène, ou à l'intérieur-même de la bande enregistrée, comme un œil nouveau. Plus important, l'entreprise de Cunningham en sort radicalisée, et confirmée dans son projet fondamental d'éclatement infini du mouvement.

« Les autruches » de J. Gaudin. Vidéo du groupe « Tout pour plaire »



Vidéo de CH. ATLAS : « Para fango » de K. ARMITAGE avec, Nathalie Richard (ph. INA/Ruska)

« Dona Nobis Pacem » de Ch. Trouillas (© D. Nioc)



Atlas et Douglas Dunn

Par la suite, Atlas diversifie le propos de ses collaborations et son registre. Avec Douglas Dunn, il réalise en 81 *Secret of the Waterfall*. Un texte poétique rythme le déroulement d'une image « promenée » dans différents lieux : jardin, plage, salon, église, etc. Les danseurs semblent courir après la caméra, la retrouvent par hasard dans une chambre à coucher, ou au ras du sable. Partout la gestuelle de Douglas Dunn bouleverse les limites de l'écran. Combat mallarméen « par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie ». Tournant très net chez Atlas, qui découvre ici un rapport au textuel, sinon à la narration.

Atlas et Armitage

Parafango, sur une chorégraphie de Karole Armitage, se situe dans un registre très différent. Commanditée par l'INA, cette pièce joue avec le discours télévisuel. Déjà collaborateur d'Armitage pour la scénographie et les éclairages, Atlas ajuste sa prise de vue au rythme pulsé de la danseuse et des partenaires (presque tous européens) qu'elle s'est choisis. Chacun est reproduit dans sa gestuelle et son émotion propre : la perfection énergique de Jean Guizerix, l'angélique beauté de Michael Clark, sa façon de danser en rondeur, les saccades musculaires de Philippe Decoufflé, le très beau solo tout en trépidations du seul américain Joseph Lin-



« Parafango » : Nathalie Richard et Philippe Decoufflé (ph. INA/Ruska)

ton. Et cette haute tension électrique nommée Armitage. Sans oublier Nathalie Richard : à la fois comédienne et danseuse, elle offre à l'écran sa voix, son visage, son émotion avec une sincérité et une finesse très rares.

L'écriture de *Parafango* est heurtée : montage serré qui renvoie à la technique du « clip ». Là s'arrête toute ressemblance : les lois, très codées, du clip imposent un registre homogène, un univers d'images fixes et quelque peu redondant (le « branché » n'apprécie guère d'être perturbé dans ses circuits). Atlas au contraire ne révèle que la rupture : on passe d'un espace fictif à

l'extrême (décor de studio rutilant de peinture vive, mais aperçu aussi dans ses coulisses...) à l'entrée d'un cinéma, d'un fast-food. Nathalie Richard, en gros plan, les yeux embués par la confiance, devient tout à coup caissière de cinéma, parfaite dans un rôle de composition. Surgissent des éléments télévisuels d'un programme français très ordinaire. Et la danse ? Elle est là, partout, dans le corps des danseurs, dans un tournage acrobatique, dans les gestes d'Atlas et de son équipe mêlés à l'histoire, dans le montage qui retourne le tout comme un gant...

Redoublement du regard

« Il faut d'abord connaître la danse » dit Atlas. Pour ne pas se laisser déborder par elle. Il pourrait être d'une effrayante naïveté de prétendre « ajouter » par la technologie une dimension plus avancée au travail d'images chorégraphiques signées Larrieu, Buirge, Gallotta (pour évoquer quelques expériences récentes). Mais surtout, pour savoir faire vibrer, dans le balayage vidéo, la complexité d'une expérience partagée entre les pratiques, et ambiguë. Don Foresta voit, avec raison, la dynamique actuelle de la vidéo-danse, dans ce redoublement du regard, univers de questionnement, sans certitudes et sans repères.

Dire ici les étapes de la gestation : d'abord



« Parafango » : Charlie Atlas et Karole Armitage (ph. INA/Ruska)

les épreuves du passage analogique, dans ce qu'elles ont de peu gratifiant : chorégraphie comprimée, au tournage, choc de se voir dans l'écran : espaces aplatis, gestes déposés de leur réverbération. Mais aussi découvertes fondamentales, existentielles : brisure d'identité, effritement du miroir classique où l'image du corps s'érigeait structurée, pleine. Lecture fabuleuse des « rush », le corps encore tout habité par le mouvement, nouvelle perception, nouvelle écriture sans cesse relancée par une lecture immédiate. En finir, aussi, avec le stéréotype qui oppose le corps, « réalité » organique tri-dimensionnelle, et une soi-disant « représentation ». Corps et machine articulent le même bouleversement. Dans un très beau travail, *Dona nobis pacem*, (à voir le 9 Juillet à Aix en Provence) Christian Trouillas projette sur un écran placé dans le spectacle l'image d'une tête renversée. Truquage ? Non, le danseur se tient « réellement » sur la tête. De cette bascule, la vidéo se fait complice jusqu'à l'infini.

Mouriéras et le groupe Emile Dubois

Autre complicité : entre le groupe Emile Dubois et le vidéaste Claude Mouriéras. On a pu déjà remarquer son travail sur *Daphnis et Chloé*. L'enregistrement des *Aventures d'Ivan Vaffan* propose un parcours (fragmenté) jusqu'au bout des données visuelles. Réalisé entièrement sur scène, il ouvre des visions impossibles. Derrière le rideau métallique baissé, un œil improbable guette l'irruption de la horde impatiente. Profondeur close, où pendent des bannières fanées. Caverne, ou tombeau, comme le temple qui attendait depuis toujours le rêveur rêvé de Borgès. Or la vidéo, comme le rêve, peut devenir ce sujet tour à tour voyeur ou acteur. Nous sommes ici au bord extrême de la fiction. D'autant que l'image s'enracine physiquement dans le réel (Gallotta nous conduit souvent à ces marges). Dans l'énergie du mouvement, le danseur transpire, s'essouffle, gémit. Tout est pris ici, dans le gros plan, et dans le son stéréophonique. La sueur du visage, et jusqu'au grain de la peau tendue sur le muscle de la cuisse. Dans un plan panoramique, la scène habilement creusée en angle contient un opéra fantomatique, où les danseurs jouent avec tous les degrés du spectaculaire.

Si convaincantes que soient ces réussites, il ne faut pas les imposer à notre horizon comme des points d'aboutissement. La vidéo et la danse ont encore un long chemin à parcourir ensemble.

Don Foresta le sait bien, qui anime à l'ENSAD une cellule de création particulièrement importante dans ce domaine. Il souhaiterait voir ce type de pratique et d'enseignement se multiplier : la vidéo-danse selon lui n'a pas encore exploré toutes ses possibilités technologiques. Elle répond à une nouvelle demande visuelle : celle d'une véritable TV qui ne serait ni radiophonique, ni cinématographique. Le câblage de certaines villes ne pourrait qu'augmenter cette demande. Les jeunes artistes qu'il dirige traversent, grâce à la danse, un univers fondamental : celui du temps. Et d'une perception nouvelle.

Déjà de jeunes vidéastes s'intéressent de plus en plus aux danseurs. Le groupe issu de l'ENSAD, « Tout pour plaire », a produit entre autres des images très belles à partir de la pièce de Jean Gaudin, *Les Autruches*. Il faut souhaiter qu'ils poursuivent cette collaboration. Et aussi qu'ils continuent un travail amorcé avec Karine Saporta. Pour eux, comme pour d'autres, il est urgent que se créent des centres de production et de distribution. □

Calendrier

Concours Octet : Bandes vidéos sélectionnées à partir de chorégraphies de : Chopinot, Decoufflé, Larrieu, Hideyuki Yano.

Festival d'Avignon 84 : Ile Piot : projections de vidéo-danse sur grand écran, du 23 au 26 Juillet, à minuit. (Bandes primées par l'OCTET, réalisations vidéo-danse récentes, entre autres : *Les Aventures d'Ivan Vaffan* (Gallotta-Mouriéras).

La Danse à Aix : *Dona nobis Pacem*, 9 Juillet, 21h45 Ecole Normale, Aix en Provence.

Programme vidéo-danse diffusé par l'INA (TF 1) : Ch. Atlas/K. Armitage : *Parafango*, 4 Juillet, 22h20.

Carlotta Ikeda/A. Kendall, 18 Juillet, 22h20.
Zoulou Nation/François Pain, 5 Sept. 21h20.